

«Le complotisme s'appuie sur un sentiment légitime, les gens ressentent que le système est monté contre eux»

Recueilli par Olivier Lamm

L'essayiste star de la gauche nord-américaine alerte dans son nouveau livre sur le «monde miroir» dans lequel nous avons tous glissé via les réseaux sociaux, qui a permis l'émergence du complotisme et des nouveaux populismes. Une vision capitaliste et individualiste qui nous rend notamment impassibles face aux massacres à Gaza ou aux désastres climatiques.

«C' est trop ridicule pour être pris au sérieux et trop sérieux pour être tourné en ridicule.» La formule est signée Philip Roth, dans *Opération Shylock*, et il n'est pas difficile de saisir pourquoi Naomi Klein a pu en faire une devise. Avec les cyniques bouffons qui gagnent du terrain partout dans le monde et font dévier les débats politiques vers des sujets toujours plus stupides et polarisants, l'air du temps a de plus en plus l'air d'une glaçante tragédie. La Canadienne, dont chacun des best-sellers a orienté d'une façon ou d'une autre la vie des idées les deux décennies passées, l'a dénichée dans le grand roman de Roth sur Israël, alors qu'elle tentait de déchiffrer le pourquoi du comment d'une étrange histoire dont elle s'est retrouvée être le sujet. Une histoire qui a débuté en 2011, un jour où Klein participait à une grande marche de Occupy Wall Street à New York.

Pour la première fois, l'essayiste star de la gauche nord-américaine se rendait compte dans quelles proportions on la confondait avec une autrice d'un tout autre genre, l'Américaine Naomi Wolf. Une représentante de la troisième vague féministe, proche dans les années 90 de l'administration Clinton, devenue au gré des années une polémiste de plus en plus virulente, puis une complotiste radicale et porteuse d'hypothèses de plus en plus délirantes sur Ebola, Daech ou la 5G. Portée par l'épidémie de Covid-19, Wolf est devenue une star des antivax et l'une des prises de guerre de l'ex-conseiller de Trump Steve Bannon, invitée régulière de son podcast à très grande écoute War Room.

Habituée à ce qu'on la confonde avec d'autres Naomi (lors d'une table ronde sur la crise financière qui s'est tenue en 2013, Aléxis Tsípras et Slavoj Žižek se référaient à elle en tant que Naomi Campbell), Klein a été forcée d'indiquer sur son compte qu'elle n'était «pas cette Naomi», avant de s'intéresser aux points communs, nombreux, entre elle et Wolf : et si la confusion dont elle était la victime moyennement amusée racontait quelque chose de l'évolution du monde et des sinistres farces politiques qui s'y multiplient ? Le Double, Döppelgänger en VO, est le résultat, étonnant, de cette enquête sur le «monde miroir» dans lequel nous avons tous glissé sans nous en rendre compte, et qui a permis l'émergence du complotisme, des faits alternatifs, et les recompositions politiques les plus improbables tel le diagonalisme, union des pensées «libres» au cœur des nouveaux populismes. «Si rien n'a de sens ni de suite logique, alors, comme l'a énoncé Hannah Arendt, “tout est possible”», écrit Naomi Klein dans son livre le plus étonnant et pessimiste, antithèse des livres d'action gramscistes comme la Stratégie du choc. Qui analyse en profondeur les mécanismes par lesquels la gauche nordaméricaine, et au-delà, en est arrivée à un niveau historique de division et de paralysie, quand les droites extrêmes n'ont jamais été si populaires et puissantes.

L'entretien s'est déroulé à Paris, quelques jours après l'élection de Trump, et l'avant-veille de la nomination à la tête du ministère américain de la Santé de Robert Francis Kennedy Jr., héros des antivax dont Naomi Wolf est proche. «Je suis sûre que mon double va avoir un boulot dans l'administration», nous soufflait-elle en préambule de la discussion.

Du fait de tous ces gens vous confondant avec Naomi Wolf, vous avez fait l'expérience de beaucoup de sentiments différents, comme la zozobra, une forme d'anxiété qui se caractérise «par la perte de repère et le sentiment permanent qu'une catastrophe est imminente». Mais vous êtes-vous jamais dit que vous auriez pu devenir la même personne ? Aurais-je pu devenir Naomi Wolf ? Nous devrions toujours nous remettre en cause et interroger notre certitude quant à nos opinions, surtout si on ressent qu'elles nous placent du «bon côté» de la politique. Aurais-je pu devenir elle ? Certaines choses qui la définissent font que je me reconnais en elle. D'autres sont des avertissements. Il y a beaucoup à apprendre de ceux qui nous ressemblent, puis qui ont pris un chemin différent du nôtre. Ceci étant dit, nous venons d'horizons différents. Son parcours est plutôt celui d'une centriste désabusée. Je viens d'une famille très à gauche, et je perçois chez les libéraux, comme Wolf, une forme particulière de désenchantement, qui est liée à leur foi déçue dans les institutions. Je n'ai jamais cru dans les institutions. Ma folie est d'une autre nature.

De nombreuses personnalités politiques de gauche sont tom- bées dans le même rabbit hole du complotisme... C'est un danger pour nous tous. Mais il est surtout utile d'étudier les choses qui nous rendent perméables à ces théories. Parmi elles, la peur de perdre en influence, qui est indissociable de l'addiction aux réseaux sociaux. Le Double est votre livre le plus libre, dans sa forme et son développement théorique. Vous y développez notamment, entre les lignes, une ébauche d'autobiographie... Je considère le Double comme un essai littéraire. J'ai déjà été contactée d'ailleurs par des gens intéressés de l'adapter en fiction. Tout est parti d'un désir que j'ai ressenti de m'amuser un peu plus avec l'écriture. J'étais complètement déprimée politiquement, incapable de me lancer dans un nouveau livre partant du postulat que si l'on développe un bon plaidoyer, on changera les esprits. Parce que je n'y croyais plus.

Vous l'écrivez noir sur blanc : les livres ne changent plus le monde, les mots «ne changent que ce que les gens et les institutions disent, non ce qu'ils accomplissent»... Il ne me semble pas l'avoir jamais cru – ou alors peut-être à l'époque de No Logo. Et déjà là, j'envisageais que ce qui pouvait influencer sur le réel était la combinaison des livres et des mouvements politiques. Pendant la pandémie, j'étais vraiment découragée par l'état de la gauche, parce que je ne voyais plus rien d'autre que de la division, de l'effondrement et de la fragmentation. Je me suis dit qu'à défaut de m'enthousiasmer sur le fond, je pouvais le faire pour la forme. J'ai eu cette idée du double comme une manière de regarder en face les échecs de la gauche, et les miens. J'ai essayé d'ailleurs de me tenir à la principale leçon du livre : il faut cerner ses principes de manière qu'ils nous apparaissent plus lisibles et cohérents, puis s'y tenir du mieux qu'on peut. Par exemple au sujet d'Israël. Le Double est sorti un mois avant le 7 Octobre, et j'ai tâché de répondre aux attaques, et à la réponse d'Israël, en cohérence avec ces principes.

Le Covid-19, la guerre Israël-Hamas, les élections américaines de 2024 – les sujets clivants qui font naître des communautés opposées n'ont jamais été aussi nombreux. Pourtant, comme vous le décrivez en détail dans le livre, la démultiplication de nos avatars sur les réseaux, de nos «marques» individuelles, fait que nous n'avons jamais été aussi «multiples». Est-ce un paradoxe ? Ça n'en est pas un. Ça doit même participer au fait que nous nous sentons si perdus.

Vous avez entrepris un long voyage de «l'autre côté» de l'échiquier politique, en tentant de comprendre le parcours de Naomi Wolf, ou en écoutant scrupuleusement War Room, le podcast immensément populaire de Steve Bannon... Nous devrions tous être disposés à réévaluer notre monde et à interroger nos croyances. Nous ne devons pas nous laisser guider politiquement par les «marques» que nous façonnons en ligne autour de notre personnalité, mais par nos valeurs, un sens éthique cohérent qui nous pousse à nous efforcer de renforcer cette cohérence. Il y a une différence majeure dans le fait de s'efforcer de renforcer la cohérence de sa marque personnelle, qui a plus à voir avec un rôle que nous nous efforçons de jouer.

Il suffit de regarder les réactions à l'élection de Trump. Quand bien même au seuil du vote, beaucoup d'entre nous reconnaissaient que quelque chose apparaissait résolument dégradé dans l'offre politique à gauche, dès le jour d'après, la plupart réaffirmaient ce en quoi ils croyaient déjà. Moi y compris. Mais oui, j'ai beaucoup écouté Steve Bannon cette semaine.

Vous n'avez jamais cessé de l'écouter... Il est plus important que jamais de l'écouter aujourd'hui pour entendre ce qu'il a à dire sur son interprétation de la victoire de Trump. C'est un personnage central du 6 janvier. Il est en train de façonner un mouvement international, une «internationale nationaliste». Il a acquis un pouvoir et une liberté immenses à la marge du pouvoir, d'ailleurs, je ne pense pas qu'il veuille retourner aux affaires, mais je peux me tromper. Il s'est bâti une audience immense et très militante de fantassins trumpistes, et il a joué les entremetteurs – l'alliance entre Trump et Robert F. Kennedy Jr. s'est décidée dans son émission.

Je suis persuadée qu'on ne prend pas Bannon suffisamment au sérieux. Qu'on ne prend pas suffisamment au sérieux les idées politiques dont il débat, comme l'expulsion massive d'immigrés dont Trump a fait l'une de ses principales propositions de campagne, qui est avant tout une initiative de politique économique. Qui est bien sûr fondamentalement raciste et xénophobe. Mais Bannon est persuadé que c'est un bon moyen de créer des emplois. Donald Trump ne parle pas d'autre chose quand il dit que les immigrés volent les «black jobs». C'est une idée politique qui tire son pouvoir de séduction du fait que le capitalisme finit par créer de la pénurie. De nombreux Américains vivent dans des conditions très précaires. La gauche a échoué à en prendre compte. Le débat de ces derniers jours, dans l'émission de Bannon, a principalement porté sur le fait que les «Rinos» (les «Republicans in Name Only», soit la branche modérée du parti) allaient faire du lobbying pour que Trump s'en tienne à n'expulser que les immigrés en situation irrégulière et les criminels. Mais Bannon ne veut pas ça. Pour lui, l'expulsion massive des immigrés est un sujet économique. C'est une idée fasciste... On n'a pas suffisamment pris Hitler au sérieux à l'épo- Suite page 20 Suite de la page 19 que non plus. Se débarrasser des Juifs, c'était aussi une manière de faire de la place pour le Lebensraum [«l'espace vital» prôné par les nazis, ndlr]. Il est essentiel d'analyser cette théorie selon ce qu'elle avance pour comprendre en quoi elle peut être attrayante. Si on s'en tient au fait que les gens qui la soutiennent sont seulement des racistes, on ne pourra pas la combattre. Dans votre livre, vous racontez de manière très drôle de quelle manière votre intérêt pour le podcast de Bannon, auquel Naomi Wolf participe régulièrement, s'insère dans votre vie intime. Par exemple, vous l'écoutez en faisant votre yoga... Je suis très sérieuse dans mon assiduité. Et très agacée qu'on puisse considérer que c'est une initiative exotique. Je suis persuadée qu'il y a beaucoup plus à apprendre en écoutant Bannon qu'un podcast progressiste comme Pod Save America. A moins qu'on souhaite rester enfermé dans une bulle fantasmagique. Avez-vous le sentiment de mieux comprendre, avec Bannon, cette contre-culture politique qu'est l'extrême droite «diagonaliste», comment elle fonctionne

politiquement mais aussi socialement, psychologiquement ? Je comprends mieux la manière dont l'extrême droite se nourrit de la misère sociale et économique. Mais aussi de la souffrance liée au fait de se sentir jugé, et menacé en permanence par ce que j'appellerais «l'insécurité sociale». On comprend cette insécurité quand on évoque la peur d'être annulé par ses proches – un mot de travers et vous êtes out. Steve Bannon prétend faire le contraire – il est inclusif, dans le sens où il accueille ceux qui sont exclus, ou se sentent exclus des autres médias et des réseaux, comme Naomi Wolf et d'autres personnalités de gauche qui se sont senties épuisées par le fait d'être méprisés en permanence.

Il y a quelque chose de très libérateur à s'exprimer dans un contexte où l'on n'a plus à faire attention à ce qu'on dit. Steve Bannon est animé par une rage infinie. Mais il est aussi fin stratège, et il a su faire en sorte qu'un esprit aussi tourmenté que Wolf se sente à l'aise dans son émission. J'éprouve de l'empathie à son égard dans le sens où elle a été, plus que n'importe qui d'autre, rejetée, moquée, jugée, de façon souvent très cruelle. Pour autant, je ne pardonne pas son comportement. Parmi les motivations des personnalités comme Wolf qui ont glissé dans le complotisme, il y a le besoin désespéré d'avoir une audience. S'ils la perdent à gauche, ils la retrouveront ailleurs. La question est difficile à trancher de savoir si les journalistes, les hommes politiques, les intellectuels qui relaient les nouvelles complotistes croient ou non aux mensonges qu'ils profèrent... Concernant Bannon, il faut surtout souligner à quel point le complotisme est compatible avec son projet politique. Plus il exercera du contrôle sur la manière dont les gens s'informent, mieux il se portera. Il est en train de construire un empire médiatique, et de s'enrichir considérablement. Croit-il à ses mensonges ? Il croit surtout à l'utilité de maintenir les gens dans un état prolongé d'incrédulité. Il est machiavélique. Son émission a vu se succéder les théories complotistes à un tel rythme qu'elles se contredisent souvent d'une semaine sur l'autre. Naomi Wolf, elle, croit dur comme fer à ses théories. A ce stade, elle n'a plus le choix. Elle s'est tellement évertuée à dire aux gens qu'ils allaient être empoisonnés par les vaccins qu'elle ne peut plus se désavouer. Ça voudrait dire qu'elle accepte la responsabilité d'avoir mis un nombre incalculable de gens en danger.

Quid des républicains ? Combien sont-ils, parmi ceux qui soutiennent Trump, à croire à ses mensonges, et au fait que l'élection de 2020 leur a été volée ? Ils ne forment pas un bloc monolithique. Certains croient littéralement que Trump est un ange vengeur qui va démanteler le deep state. Mais je m'interroge surtout sur ce qui anime ce sentiment. Il y a eu une alliance stratégique, à gauche, qui s'est formée contre Trump, qui me semble faire sens à l'échelle d'une élection. Mais le poison de la compromission des démocrates avec les armuriers, les entreprises pharmaceutiques, les compagnies de tech, a des conséquences désastreuses qui ne sont pas sans rapport avec l'émergence massive du complotisme. Le complotisme se trompe sur les faits, mais le sentiment sur lequel il s'appuie est légitime. Les gens ressentent profondément que le système est monté contre eux. Ils entendent parler du Forum économique mondial à Davos, d'une jolie montagne en Suisse où les gens se retrouvent pour prendre des grandes décisions, et se mettent à imaginer quelque chose qui n'est pas tout à fait de l'ordre de la réalité. Leur diagnostic est faux. Mais leur sentiment est fondé. C'est pourquoi je dénonce l'alliance de la gauche avec le centre – le centre est si corrompu qu'il donne l'impression que la gauche ne représente plus rien politiquement. Je suis très consciente que mon discours, quand je proclame que Trump est un grave danger, me fait passer pour une journaliste centriste parmi d'autres. Il va vraiment être très difficile de déterminer comment se frayer un chemin.

Naomi Le Voyage le miroir par Cédric Actes Sud, 24,80 Vous expliquez bien de quelle manière l'extrême droite a tiré son épingle du jeu en accueillant à bras ouverts les figures politiques en crise, y compris celles issues de la gauche. Pendant que la gauche n'a cessé de perdre en puissance en se divisant autour de questions de pureté militante... Je crois résolument que la gauche est plus faible qu'elle ne devrait l'être du fait que des gens refusent d'être associés à d'autres de manière à préserver leur petit domaine de pureté. Nous avons eu un aperçu de ce qu'un mouvement de masse unifié à gauche pourrait donner quand Bernie Sanders s'est présenté à la primaire. Bernie cherche toujours le plus grand dénominateur commun, la cause la plus rassembleuse. Les leaders de son genre sont rares. Ils nous font entrevoir ce que nous avons à gagner à nous rassembler. Pendant la campagne, nous étions nombreux à le désirer.

Mais Sanders n'a pas remporté la primaire en 2020... J'ai battu la campagne à ses côtés, pendant des semaines. Puis nous avons été confinés. Nous étions tous à la maison quand sa campagne s'est écroulée. Et nous avons commencé à nous disputer, à nous accuser les uns les autres, par articles ou podcasts interposés. En quelques semaines, je suis passée de la politique de coalition à son apogée au pire de la politique de branding individuel sur les réseaux. De l'espoir en chair et en os, dans des stades remplis de milliers de personnes, aux disputes de-Klein Double.

dans monde Traduit Weis, 496 pp., €.

sempérées seule face à l'écran. L'effet de contraste était saisissant. Au moment où l'on se parle, la gauche est plus divisée encore qu'elle ne l'était en 2016, avant l'élection de Trump. Après son accession au pouvoir, on ne parlait plus que de sortir de nos silos, de se rassembler le plus largement possible. Nous avons marché ensemble, comme lors de la marche des femmes sur Washington en 2017. Le souci, c'est que sept ans plus tard, nous avons perdu notre innocence, et nous savons que ça ne marchera pas. Il faut que nous trouvions quelque chose de nouveau. Les réseaux sociaux et la militance en ligne ont-ils abîmé la politique ? Oui. D'abord parce qu'ils nous ont rendus extrêmement méfiants, et nous font nous sentir en état de siège permanent – sur Internet, les gens passent leur temps à nous chercher des noises. Surtout, nous devons tâcher de comprendre la manière dont les logiques du capitalisme nous ont modifiés, ont modifié nos mouvements, nos relations. Il n'y a pas d'échappatoire en ligne. L'antidote se trouve dans le dialogue incarné, les débats directs, qui ne soient pas arbitrés par des algorithmes. Nous savons que nos doubles virtuels ne peuvent pas être pas le meilleur de nous-mêmes, nous savons que les réseaux sont mauvais pour notre estime de soi, notre attention, mais je ne crois pas que nous avons compris à quel point ils nous ont changés, et assignés à des façons de connecter avec le monde qui sont profondément capitalistes.

Comment expliquer que Trump ait pu être réélu après l'attaque sur le Capitole et sa gestion catastrophique du Covid-19 ? Précisément, nous ne savons pas l'expliquer. C'est pourquoi j'écoute ceux qui ont voté pour lui, notamment ceux qui n'avaient pas voté pour lui en 2016, ni en 2020. Et puisque vous évoquez le Covid-19, je ne crois pas que nous ayons pris la mesure de ce que ça signifie de voir mourir un tel nombre de personnes [plus de 1,2 million morts du Covid-19 aux Etats-Unis, ndlr]. Où est passée notre douleur ? Nous vivons dans une culture de refoulement de masse. Que ce soit les désastres provoqués par le réchauffement climatique qui dévastent les communautés, ou des événements provoquant de très grand nombre de victimes comme la guerre à Gaza, nous sommes devenus indifférents. Au-delà de l'horreur du génocide, nous avons laissé le génocide devenir une ambiance dans nos vies. Vous faites référence au film de Jonathan Glazer, la Zone d'intérêt ? Le film a été présenté à Cannes en

2023, avant le 7 Octobre. A l'époque, Glazer parlait de notre indifférence au sort des migrants. Mais il était très clair sur le fait que son film ne parle pas des nazis, mais de nous, de notre indifférence à la mort. Selon moi, la guerre à Gaza a accéléré ce processus, pas seulement pour le nombre de personnes qui ont été tuées, mais pour la proximité de l'événement – on parle de «génocide» en livestream. Je sais qu'en France, vous débattiez de l'usage de ce mot, génocide, pour parler de Gaza. Je ne sais pas quoi en penser, mais je vais utiliser le mot. Et nous n'avons jamais été à un tel niveau de morts.

Je suis ce compte d'une jeune Gazaouie qui cuisine sur TikTok [Renad Attallah, ndlr]. La plupart de ceux qui la suivent vivent dans un monde complètement différent du sien, le niveau d'inégalité est tel qu'on pourrait parler de différentes planètes. Mais elle parle, elle bouge comme une influenceuse internet. Elle a grandi dans la même soupe numérique que nous. Son témoignage, en temps réel, fait que cette guerre n'a rien à voir avec l'Holocauste ou le génocide rwandais. Gustavo Petro, le président de la Colombie, nous mettait en garde il y a un an, en parlant de la crise climatique : le «Sud global» voit son propre futur à Gaza. Et si nous autorisons ce qui s'y passe à devenir normal, alors, nous autoriserons un futur similaire à tous les pauvres de la planète. Et maintenant, le retour de Trump.

Gardez-vous l'espoir qu'une réaction survienne ? Ça n'a jamais été si sombre. Vous connaissez Don't Look Up, bien sûr. Adam McKay est un bon ami, et je lui ai parlé de sketches en animation au Saturday Night Live, dans les années 90, sans savoir que c'est lui qui les avait écrits. On y voyait les personnages de Friends en train de discuter dans un canapé, avec en fond, la vraie bande-son de la série. Mais dans le dessin animé, autour d'eux, c'était l'apocalypse, des incendies, des épidémies. J'ai vraiment l'impression de vivre dans ce cartoon, avec la convergence de toutes ces catastrophes dont on avait prédit qu'elles finiraient par arriver. Votre livre s'achève sur un épilogue timidement optimiste. Auriez-vous pu écrire le même si vous aviez terminé de l'écrire cette semaine ? [Très émue]. Ça aurait été beaucoup plus difficile. •

«Je considère “le Double” comme un essai littéraire. J'ai déjà été contactée par des gens intéressés de l'adapter en fiction. Tout est parti d'un désir de m'amuser.» «Il y a quelque chose de très libérateur à s'exprimer dans un contexte où l'on n'a plus à faire attention à ce qu'on dit. Steve Bannon est animé par une rage infinie.» «Nous vivons dans une culture de refoulement de masse. Que ce soit les désastres provoqués par le réchauffement climatique, [...] ou comme la guerre à Gaza.»